

Et il invente le paysage...

« ... Avant d'être un spectacle conscient, tout paysage est une expérience onirique. On ne regarde avec une passion esthétique que les paysages qu'on a d'abord vus en rêve »

« ...le pays natal est moins une étendue qu'une matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance... »

Gaston Bachelard « L'eau et les rêves ».

Les photographies de Lionel Bayol-Thémines frappent, en ce sens qu'elles agissent sur l'œil comme un signal fort, incontournable. Elles suscitent chez celui qui les observe, fascination, tout autant que questionnement et sentiment d'étrangeté. Que sont ces images ? De quels paysages sont-elles la mémoire ? De quelles fictions sont-elles les témoins ?

Là, une falaise enherbée surplombe calmement une mer aux tons gris/bleu, tandis que des formes vertes et acérées – herbes/aiguilles - flottent dans le ciel, menaçant à l'évidence l'ordre des choses. Ces formes ne sont d'ailleurs pas sans évoquer les visions qui apparaissent à la surface de l'œil lorsqu'on l'a frotté ou plissé trop fortement. En ce sens que le champ qu'elles occupent dans l'image répond difficilement au classement habituel de la perspective paysagère. Si on ne peut vraiment parler de premier plan, c'est en tout cas très prépondérant, un peu comme si l'élément ajouté était la projection d'une forme inhérente à notre vision au sein de l'image objective. C'est en tout cas de l'ordre du débordement, de la sortie de route. Quel est ce tsunami neigeux qui se superpose au sable humide d'une plage à marée basse ? A l'endroit précis où la jonction s'opère entre sable et neige, nos repères vacillent. L'œil discerne bien les deux registres de représentation, celui qui documente le réel et celui qui l'invente, il se plaît à vagabonder de l'un à l'autre, mais revient toujours à la zone de frottement entre les deux, comme s'il cherchait à décoller la croûte neigeuse, à glisser un doigt dessous, comme on le ferait pour soulever un couvercle et découvrir ce qui se cache dessous. Inconfort de la vision. Incertitude quant à l'objet regardé, mais aussi fascination et sensualité de la matière. Que ce soit la vapeur d'eau cotonneuse du nuage, le crémeux de la neige artificielle, la rugosité de la roche, l'humidité du sable, tout autant que la prolifération verte et mousseuse, lisse et artificielle, la matière est exacerbée comme une composante émotionnelle du paysage. La force des images inventées par Lionel Bayol-Thémines tient autant à la clarté de leur composition, qu'à leur portée paroxystique. Sensation que les éléments débordent, sortent du cours prévu d'un ordre qui pourrait bien être révolu.

L'artiste ne cherche pas à fondre l'artificiel dans le réel, à passer sous silence - à des fins d'enjolivement - son processus de fabrication. Bien au contraire il rend apparent, avec une

certaine brutalité, le processus de fabrication de l'image, faisant écho en cela à la façon dont l'activité de l'homme métamorphose le paysage. Il façonne ses images, par ajouts ou retranchements, puisant dans la matière numérique même de l'image photographiée, le matériau nécessaire à la construction de sa vision. Ce faisant, il fabrique un paysage, qui est autant vrai que faux, de l'ordre du mirage ou de l'apparition. La capacité de Lionel Bayol-Thémines à inventer le paysage et les modalités de sa représentation, tout autant que sa façon d'y intégrer les inquiétudes dont il est l'objet - la mutation silencieuse -, l'inscrivent fortement dans son époque.

Claire Tangy